

Le mariage de Jean-Pierre : saynète vaudoise en un acte : [suite]

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200809>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tous sont de grand profit, chacun d'eux comble un
Aucun de votre argent ne paraît être avide; [vide;
Rien que de bons auteurs et la plupart romands;
Des gravures partout et de si beaux romans!
Il faudrait sur le crâne avoir une cuirasse
Pour résister au choc de tant de paperasse,
Et le cœur plus séché que les fours infernaux
Pour faire du chagrin à ces braves journaux!
Dépouillons le courrier de cette fin d'année:
Quelle pile, bon dieu! j'en ai pour la journée.
La Rente... quelle erreur!... La Revue Epinard...
C'est un gentil garçon et qui n'est pas veinard;
Puisqu'il est dans la dèche
Il faut qu'on le repêche;
C'est une charité: fendons-nous de cent sous...
Le Grand Chic... au panier... Le Concert... pas pour
[nous...]

La Fourmi du Village... elle est en grande estime
Et l'on y trouve aussi plus d'un remède intime
Pour le teint, les cheveux... oh! ce n'est pas pour
Mais un père avisé ne songe pas qu'à soi... [moi;
De notre cher canton l'Histoire économique;
C'est une œuvre fort belle et très patriotique;
J'y verrai sûrement pourquoi je dois payer
Un impôt personnel et si cher mon loyer...
Voici tous les journaux que le sport accumule:
La Rame, le Footing, l'Escrime et le Moto,
Et bien d'autres encor... Enfin la Pellicule...
Il faut du mouvement: qui n'avance recule,
Et puis j'ai grand'maman qui se met au vélo.
D'ailleurs ne dois-je pas, en bon chef de famille,
Donner l'esprit moderne à mon fils, à ma fille?
Continuons. Voici le Français illustré,
Indispensable à qui se donne pour lettré,
Car, lorsqu'on n'est pas trop ferré sur l'orthographe,
On y trouve les mots hydrant, ohm, építaphe...
C'est tout pour aujourd'hui.

(Quinze jours après. On sonne à chaque instant;
Ninette va répondre).

— C'est des remboursements,
Papa, c'est le facteur, tous les abonnements...
— Qu'il vienne une autre fois, ce n'est pas jour de
S'imaginer-ils donc que je fais la monnaie? [paie;
(On sonne de nouveau).

— Papa c'est le Moto. — Qu'il aille à tous les diables,
S'il en existe encor; ils sont insatiables...
(On sonne encore).

— Papa, c'est le monsieur qui vend la Pellicule...
— Je m'en vais lui flanquer mon pied dans le...
[Calcule
Tout l'argent qui s'en va par ces journaux maudits
Qui savent nous piller bien mieux que des bandits.
Je suis plus ruiné que Troye ou Babylone
Par ces remboursements qui tombent en cyclone.
D'où viendra le secours? J'ai trouvé! Cher Docteur,
Emule du grand Koch, disciple de Pasteur,
A l'œuvre! Et trouvez-nous le remède infallible,
Le serum tout puissant, la lymphé irrésistible,
Qui nous délivre enfin, sans tarder, dès demain,
De ce microbe affreux: le livre à l'examen!

T. RITTENER.

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE VAUDOISE EN UN ACTE

II

SCÈNE II (suite).

MARIE.

Enfin, maman, tu me diras ce que tu
voudras. J'aime mieux avoir beaucoup de
peine, être pauvre, travailler du matin au
soir et avoir un mari que j'aime et qui
m'aime, plutôt que d'être riche avec ce vieux
Jean-Pierre que je ne peux pas souffrir.

JULIE.

Oh! c'est ça! Je te comprends bien. Je
sais bien qui tu voudrais; mais que je le
voie seulement mettre les pieds par ici, ton
beau Louis, et j'aurai vite fait de l'expédier.

MARIE.

Tu auras beau dire et beau faire, maman.
C'est lui que j'aime et c'est lui que j'épou-
serai, ou je resterai vieille fille.

JULIE.

Mon père, ti possible! Dites-voï, est-ce

pourtant pas terrible? Une belle fille comme
ça, qui pourrait bien se marier, aller se to-
quer d'un gaillâ qui n'a peut-être pas deux
écus dans sa poche et pas une bonne che-
mise à se mettre. Moi, qui avais compté là-
dessus pour mes vieux jours. Je me disais:
Voilà, quand Marie sera établie, tu seras au
bout de tes peines; elle t'aidera et tu pour-
ras être un peu tranquille.

MARIE.

Mais, maman, tu sais bien que je ne te
laisserai jamais. Tu verras comme Louis
sera bon pour toi!

JULIE.

Oui, quand tu auras une tralée de bouèbes
qui tchurleront, tu viendras me chercher
pour les soigner. Rien de ça. Je te laisserai
bien faire.... D'ailleurs....

SCÈNE II

LES MÈMES, TANTE ROSE

TANTE ROSE. (entrant).

Y a-t-il quelqu'un?

JULIE.

Eh! mon père, ti possible! C'est la tante
Rose! Quel bon nouveau?... depuis le temps
qu'on vous a pas vue. Et la santé, ça va
toujours?

TANTE ROSE.

Ça va passablement. Dieu merci. Et toi?...
v a pas besoin de demander. Et cette grande
fille, laisse-moi la regarder. Eh! mon père,
ti possible, comme elle me rappelle ta tante
Sophie, qui était de mon âge. Tu me laisse-
ras bien t'embrasser, hein, fillette? Ça fait
toujours plaisir aux vieilles femmes, comme
moi, d'embrasser ces bonnes joues fraîches.

JULIE.

Mais, voyons, tante Rose, asseyez-vous.
Que dites-vous de bon? Je disais justement
l'autre jour à Marie: Je m'étonne bien ce
que fait la tante Rose, on n'en entend plus
parler.

TANTE ROSE.

Eh bien! tu vois, on est toujours là. On
ne va pas du bon côté, c'est sûr; mais, enfin,
tant qu'on peut faire son petit train, il ne
faut pas se plaindre. J'ai eu une occasion
de venir en char un bon bout, et j'ai voulu
vous dire bonjour.

JULIE.

Vous avez rudement bien fait. Ça me fait
terriblement plaisir. Mais, dites-voï.... que
peut-on vous offrir?

TANTE ROSE.

Rien du tout pour le moment. Quand vous
ferez votre café, je prendrai volontiers une
tasse; mais, pour le moment, je n'ai besoin
de rien.

JULIE.

Eh bien! on va vite le faire. Marie, va
faire le feu. Vous excuserez bien une mi-
nute, tante Rose, mais j'ai promis ces œufs
à madame la ministre, et je vais vite les lui
porter.

TANTE ROSE.

Va seulement. Je vais faire un peu con-
naissance avec ta fille pendant ce temps.
(Julie sort.)

SCÈNE III

MARIE, TANTE ROSE

TANTE ROSE.

Eh bien, petite? Laisse un peu ce café,
qui a le temps d'attendre. Tu ne me con-
nais guère, fillette?

MARIE.

Mais si, tante Rose, maman me parle
souvent de vous. Si vous demeuriez plus
près, j'irais vous trouver quelques fois. Vous
devez être bien seule?...

TANTE ROSE.

Mon Dieu, oui; mais, enfin, que veux-
tu?... Comme tu me rappelles ta grand'tante
Sophie, qui était ma cousine et ma meil-
leure amie, au temps où nous allions à
l'école. Tu n'en as pas souvent entendu
parler. Elle est morte jeune, la pauvre,
mais, moi, je ne l'ai pas oubliée. Tu as ses
cheveux, ses yeux.... Mais, dis-moi.... ces
yeux sont rouges. On a pleuré avant que je
vienne.

MARIE.

Mais non, tante Rose.

TANTE ROSE.

Allons, fillette, raconte-moi ce chagrin....
Vois-tu, je suis une vieille femme qui a tout
perdu: mari, enfants, et qui n'a plus d'au-
tre plaisir que de faire un peu de bien au-
tour de soi. C'est à toi, surtout, que j'en
voudrais faire, à toi, qui me rappelles ma
jeunesse.

MARIE.

Mais, tante Rose, je vous assure....

TANTE ROSE.

Voyons, fillette.... On t'a fait de la peine.
Dis-moi cela. A nous deux, nous tâcherons
bien d'arranger les choses.

MARIE (pleurant).

C'est... maman... qui veut me faire épou-
ser... le vieux Jean-Pierre.

TANTE ROSE.

Le vieux Jean-Pierre!!! Pas le vieux Jean-
Pierre qui demeure au bout du village?

(Marie fait signe que oui.)

TANTE ROSE.

Cette pauvre Julie! Je l'ai toujours connue
intéressée, mais, tout de même.... Et tu as
refusé, j'espère?

MARIE.

Oh! oui! tante Rose; mais maman veut.

TANTE ROSE.

Allons, allons, fillette, je suis là, ne te
désole pas.... Voyons, calme-toi.... Mais,
dis-moi.... tu refuses le vieux Jean-Pierre,
c'est très bien; mais, est-ce que, par ha-
sard.... refuserais-tu tout le monde?... On
n'a pas un autre bon ami, des fois?

MARIE.

Oh! tante Rose!

TANTE ROSE.

Tu sais, on peut tout me dire, à moi.
D'abord, je suis le tombeau des secrets, et
puis, j'aime les amoureux quand ils se con-
duisent bien.... Tu ne dis rien. Voyons,
comment est-il? Jeune et joli, n'est-ce pas?
comme tous les amoureux. Et économe,
rangé, bon travailleur?

MARIE.

Oh! tante. Il s'appelle Louis; il n'y en a
pas de plus beau dans tout le village, ni de
plus hardi à l'ouvrage, et nous nous ai-
mons; mais maman ne veut pas. (Elle
pleure.)

TANTE ROSE.

Ta, ta, ta. En voilà des qualités! Pour-
rait-on le voir, ce bel amoureux?

(A ce moment, on entend Louis qui chante
dans le lointain. Tante Rose prête l'oreille.
Marie est embarrassée.)

Dé fauré, vaitsé lo signo.
L'herba crêt, no porun poi.
Armailli, cajà, boubo et dzigno,
No porun ti no redzoï,
Oh la li, oh la li, la, la, etc.
No porun tré ti tsantà.

TANTE ROSE.

Tiens! une chanson de mon jeune temps,
une chanson en patois.... Mais, qu'as-tu,
fillette?... C'est lui.

SCÈNE III

MARIE, TANTE ROSE, puis LOUIS

LOUIS (*à la rue, puis finit en entrant*).

Vo vundrai, galègès felhiès,
No trova apri lè messons.
Apporla-nò caquieus barelliès
Po tsanta, ti, à l'unisson :
Oh la il...

Bonjour, Mariette ! Que me donneras-tu pour le beau bouquet que j'ai été te cueillir, ce matin, à la piquette du jour, derrière Jaman ?... Mais quoi, cette mine... Qu'y at-il, Mariette ? Qui t'a fait du chagrin ?

MARIE.

Mon pauvre Louis, il faut nous séparer.

LOUIS.

Hein, nous séparer... A cause ?

MARIE.

Maman veut me faire épouser le vieux Jean-Pierre.

LOUIS.

Comment ! Je croyais que c'était enterré cette histoire-là... Mais, et toi, qu'en dis-tu ?

MARIE.

Que veux-tu que je dise ?

LOUIS.

Hein ! quoi ! Tu l'épouserai, ce vieux crocodile ? Et alors... ce que tu m'as promis... oublié ?

MARIE.

Mais, non ; seulement... tu connais ma mère. Quand elle veut quelque quelque chose, elle est terrible.

LOUIS.

Voyons, Marie, il me faut être au clair. Oui, ou non, m'aimes-tu un tant soit peu ?

MARIE.

Tu sais bien que oui.

LOUIS.

Mais pour de bon ?

MARIE.

Pour de bon.

LOUIS.

Mais c'est bien sûr, alors, à la toute ?

MARIE.

Mais oui ; pourquoi me le fais-tu redire ?

LOUIS.

Eh bien, alors, pourquoi pleures-tu ? Crois-tu que ta mère pourra te marier de force ? D'abord, je suis là, moi, et je m'en vais commencer par brouiller les affaires. Du moment que tu m'aimes... je soulèverais les montagnes... Ah ! elle veut nous encoubler, ta mère ; attends-t-voilà... D'abord, moi, j'aime les obstacles. Je n'aime pas quand ça va trop facilement.

MARIE.

Cette fois, tu seras servi.

(A suivre.)

PIERRE D'ANTAN.

Les parts du diable.

Voici une légende plus connue à l'étranger qu'en France :

Quand le diable fut précipité du ciel, il tomba sur la terre et se brisa en morceaux.

Sa tête roula en Espagne, et voilà pourquoi les Espagnols sont si fiers ;

Ses mains tombèrent en Turquie, et voilà pourquoi les Turcs sont si rapaces ;

Son cœur glissa en Italie, et voilà pourquoi les Italiens sont si amoureux ;

Son ventre alla en Allemagne, et voilà pourquoi les Allemands sont si gourmands ;

Ses pieds restèrent en France, et voilà pourquoi les Français sont si coureurs.

Et pour nous, Suisses, que resta-t-il ?

Tsi Frédéri daò Bornalet, on dzo
dè misa dè bou,

aò

cein que les fennès fan in calson dè laò z'hommo.

(Patois du Gros-de-Vaud).

LA DJUDITH. (*In dèdzonnin, — lo lindéman dè la faire dè la St-Martin, — avoué s'n'hommo, que s'appellé Frédéri, laò dou z'infants : la Rosine qu'a z'u vouel'ans la senanna daò Dzonno, et lo Constant qu'aret sin ans lo quatre daò maì que vini, — l'an zu, intré dou, on bouébo que lo bon Diu laò z'a réprai, — pu lo garçon, que l'ai dian Somouyet*). — T'aret lo galé, voue, Frédéri, à la misa dè bou. Ne vaò pas névai, lo pu guegné contrè Thialrins. N'in la bise et lo chet onco caquieus dzo.

FRÉDERI. — Seimbliè?...

LA DJUDITH. — A quin n'haòra faut-te invouyi la Rosine portá lo diná à Samouyet ?

FRÉDERI. — Atteinds-voi omeinte qu'on aussè fini dè dèdzonná dévan dè dévezá daò diná. On deraì avoué té que lo lè bourl'adi !

LA DJUDITH. — Y'avé pire, fan dè savai... à pou pri ?...

FRÉDERI. — Va d'aboo mè queri mon paquiet dè taba, aò pailo derraì, su lo catse-pliat... pu, on veret !...

LA DJUDITH. (*In revègnin daò pailo derraì*). — Tai ton Grietzbaque !

FRÉDERI. — Te paò invouyi la bouéba quand te vudri.

LA DJUDITH. — Vaò-t-ou avai affère, pé ci bou, quantia borno né ?

FRÉDERI. — Qu'in séyo ?...

LA DJUDITH. — L'étai po mettrè ton sepá aò tsaud

FRÉDERI. — Te sá praò, qu'à elliaò misè, on est d'obedzi dè restá, bin soveint, mè qu'on ne vouldret. On traòvè dai tsirons dè cognesancè !... Faut dévezá... (*in faseint la potta*) bairè !...

LA DJUDITH. (*Que sè dépalsè dè ramassá lè z'écouallès*). — La Caton à Semon m'avai de, hier à né, que vindret onna véprá vaire lè bre-gandéri que ié atsetá po lè z'infants, et la roba que mè su paya avoué l'ardeint dai z'ad... Se vint, n'ouzo dè moins què dè lai fère onna elliaffa dè café, et lai offri on bocon dè la tatra que iavé catsi aò bas daò bouffet... in casse !... Qu'in dis-tou ?

FRÉDERI. — Qu'est mè fà-te, à mè, que vo frecotéyi !...

LA DJUDITH. — Frecotá !... Mâ, Frédéri ! te sá praò que ta Djudith n'est pas onna fenna quem in l'in a tant pertot : dai gourmandès, et pi dai z'orgolhiaòzès, que passan la maiti dè lo temps dévant lo meryad et l'autra maiti à medzi dai bons bocons in dévourin lè dzeins !... Frecotá !... son paò dere... por'on iadzo... pé brit dè dierra... quand la Caton vint !

FRÉDERI. — Pisque vaò veni, tâtse-voi, sin fère asseimblan, que tè diessè aò justo por quand la vatsè que no z'an vindu dai lo vi. Mè maufo que Semon no z'aussè indieuzá ! ?

LA DJUDITH. — Tâtséri.

LA DJUDITH. (*A onz'haòrès : à sa bouéba que révin dè l'écoula, et à son bouébo que trevougne la qua aò tsat*). — Attiutâdè : Tè, Rosine, medzè vito ta sepa, que, aò bet dè la trabilia. Quand l'aret fini, t'adri avoué lo panai et lo bidon, portá à Samouyet, qu'indzévallé ai Rapès. Se te ne t'intréin pas t'ari onna brequa dè nelhion po rétorna à l'écoula. Tè, Constant, laisse ci minon et aòvrè lè z'orolhiès. Tracé tsi la tanta ! Caton et dit lai : Bondzo, tanta ! ma mère vo z'atteinds dû midzo, avoué voutron tsaòsson. Et te révin tsi no in correin et tè balliéri assebin daò nelhion.

(A suivre.)

OCTAVE CHAMBAZ.

* Ici, sens de voisine.

Recettes.

Il ne faut jamais laver les bas de soie de couleur ou noirs avec du savon. Il faut se servir d'eau de son chaude; ensuite on les presse sans les tordre et on les fait sécher à l'ombre.

On rend les mains et les ongles blancs en les frottant bien le soir avec un citron coupé en deux; le lendemain matin on se lave les mains à l'eau chaude. Ce procédé est excellent aussi pour enlever les taches sur la peau.

Enfantines.

(Authentiques.)

L'obsession. — Un arbre de Noël eut lieu, il y a quinze jours, dans le temple d'Ouchy.

Cette petite fête de famille, présidée par un pasteur, fut en tous points charmante.

Les enfants, de leurs voix innocentes, chantèrent quelques chœurs; deux ou trois même d'entre eux se produisirent individuellement, qui dans une chansonnette, qui dans une fable ou autre petit morceau de poésie.

A la suite d'une de ces productions, le pasteur avise un garçonnet à la mine éveillée :

— Et toi, mon petit ami, tu veux bien aussi nous chanter quelque chose ?

— Oh !... oui... m'sieu, répond le bambin, un peu intimidé.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu vas nous dire ?

— Viens, Poupoule ! ..

Egoïsme. — Madame L. a une santé florissante; sa sœur de lait, au contraire, est de chétive apparence.

Il y a quelques jours, cette dernière vint rendre visite à madame L. Lorsqu'elle fut partie, la petite Louisa dit à sa mère :

— Dis, maman, pourquoi que tante Jenny elle est pas comme toi, rose; elle est toute blanche ? C'est parce que t'a as pris toute la crème, dis ?

Prière. — Blanchette fait régulièrement sa prière, chaque soir.

L'autre jour, son frère Charles, étant de mauvaise humeur, l'avait brusquée, contre son habitude. Il était ainsi chaque fois qu'il perdait la partie de billes qu'il faisait avec ses petits amis, au sortir de la classe.

Alors, à sa prière du soir, Blanchette ajouta : « Bon Dieu, fais aussi que Charles gagne aux nius ! »

M. Scheler de retour. — Après une tournée de succès dans les pays du Nord, M. Scheler nous revient. Il commencera, mardi prochain, 12 courant, une nouvelle série de cinq causeries. Récitals consacrés aux *Orateurs chrétiens. De Caloni à Bossuet*. Billets en vente à la librairie Tarin et à l'entree.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, **Les millions de l'émigré**, suite du *Tour du monde d'un enfant de Paris*, pièce à grand spectacle en 5 actes et 10 tableaux.

KURSAAL. — Tous les soirs, **grand spectacle-attraction**. Programme toujours varié; attractions toujours nouvelles.

L'INCENDIE

bambochade en dialecte genevois,
à lire dans

L'ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
1904

50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.